

---

## Thomas Kneubühler - Articles

---

<b>Weber, Marliss. «Watching The Watchmen»</b> SEE Magazine, August 6, 2009	<b>2</b>
<b>Campeau, Sylvain. «Electric Mountains»</b> CV Ciel Variable, No 83, 2009	<b>3</b>
<b>Line Dezainde. «Dualités, Ambiguités»</b> Vie des Arts No 205, Winter issue 2007	<b>4</b>
<b>Isa Tousignant. «Thomas Kneubühler's Access Denied»</b> Hour, September 6, 2007	<b>5</b>
<b>Lorne Roberts. «Photos capture highrise contradictions»</b> Winnipeg Free Press, October 27, 2005	<b>6</b>
<b>Isa Tousignant. «Art Race - Thomas Kneubühler gets stuck at the office»</b> Hour, September 9, 2004	<b>7</b>
<b>Bernard Lamarche. «Des Espaces sans qualités»</b> Le Devoir, September 11, 2004	<b>8</b>
<b>Matthew Woodley. «Fasten your seatbelts»</b> Mirror, November 22, 2002	<b>9</b>
<b>Nicolas Mavrikakis. «Sur les ailes d'un ange»</b> Voir, November 21, 2002	<b>10</b>
<b>Thomas Hirschmann. «Generation next»</b> Now Magazine, November 21, 2002	<b>11</b>

# Watching The Watchmen

**THOSE HUGE PHOTOS OF SECURITY GUARDS YOU'RE SEEING DOWNTOWN ARE PART OF THOMAS KNEUBÜHLER'S *TRESPASS ACT***

## TRESPASS ACT

By Thomas Kneubühler. Latitude 53 (10248-106 St). Aug 7-Sept 5.

No trespassing. But forgive those who trespass against us.

The assumption being, that in this modern age of CCTV surveillance and security guards in malls and apartment complexes and the street (they give lousy directions, by the way), our privacy and freedom are compromised and we're being trespassed against all the time.

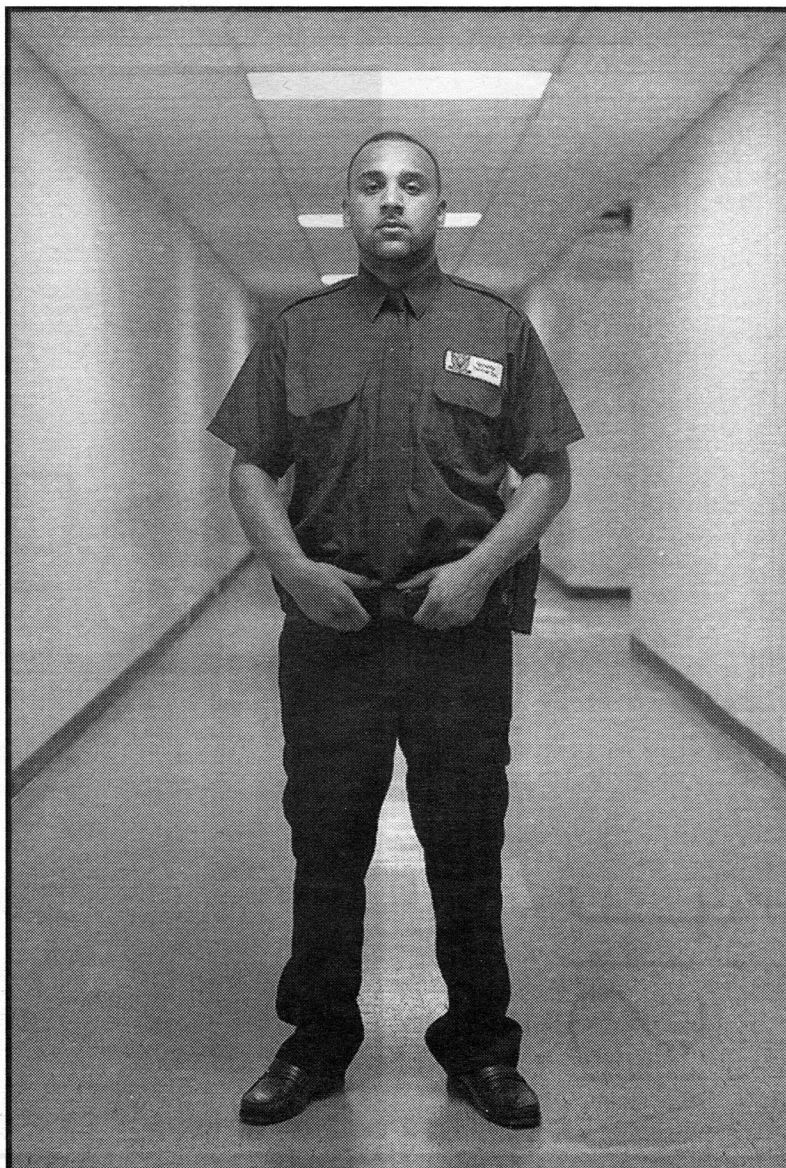
But hey, we're safe, right?

That is the conundrum in Thomas Kneubühler's new show *Trespass Act*, which goes on display starting this weekend at Latitude 53. A photographic exploration of security guards, highrises, and security systems, Kneubühler's work examines issues around surveillance, security, and property, and the laws that protect us but also curb our freedom.

"As an artistic practice, I like to explore new places, maybe unknown or forbidden territory," Kneubühler says. "Which is perhaps a form of trespassing itself. And in this sense, when I show these photographs, the people who see the exhibition are trespassers as well."

Which leads to a fascinating discourse about the nature of art and privacy. Does art, especially photographic art, actually intrude, or trespass, on its subjects? Are we second-hand trespassers just for looking? And Kneubühler and Latitude 53 are taking it one step further. Around the downtown core, you'll soon see giant posters of security guards adhered to the fronts of buildings. Is Big Brother watching? Well, a picture of him will be, anyway.

"I think it's interesting that people don't necessarily notice cameras on the street," Kneubühler says, "but I think they'll certainly notice these photographs, which basically stand



**Guarded Expressions** | The photos in *Trespass Act* would like to see your ID, please. IMAGE BY THOMAS KNEUBÜHLER

for the same thing."

Kneubühler hopes the photographs attract some attention – and raise some discussions – among the general public. "I hope people start talking about them, asking questions, having great conversations about the pictures and what they mean," Kneubühler says. "I don't necessarily expect any public discourse to come about, but on the individual level, I hope people talk amongst themselves about what it means to have privacy and security." If, in these post 9/11 days, the two values aren't mutually exclusive.

Todd Janes, executive director of Latitude 53, is particularly interested in bringing artists into the gallery whose work raise these kinds

of big questions. "I love it when an artist's work transcends the gallery space," he says. "There's something that happens when art is in a white cube – it's legitimized. But when you take it outside, there's far more room for dialogue about it and about its impact on the general public. So I really hope this exhibition inspires dialogue about some of these pretty major dichotomies." Like the ones that exist between the notions of public and private, and safety and transgression.

So watch for *Trespass Act* and its accompanying giant security guards. Just know that they'll be watching you too.

# Thomas Kneubühler

## Electric Mountains

Projex-Mtl Galerie, Montréal

Du 30 avril au 20 juin 2009

Il y a certes, chez Thomas Kneubühler, du document. Une conscience de recenser, par l'appareil, ce qui l'entoure. Une conscience de ce que peut opérer cette pratique de prélèvement d'images sur l'imagination du spectateur. En fait, Thomas Kneubühler se promène sans doute, caméra au poing, scrutant tout autour de lui, à l'affût de ce qui retiendra son attention, le frappera, le mobilisera.

Ce déclencheur, il l'a trouvé lorsqu'il a vu pour la première fois, dans les Cantons de l'Est, la montagne Bromont, apprêtée de la luminosité irréaliste que lui procure le

de les singulariser par cette exposition qui cherche à en montrer les contours. Cette surprise, elle se mue en une sorte de glossaire par images, de typologie en vues tournantes. Les montagnes sont saisies en des angles différents. On imagine aisément Thomas Kneubühler tourner autour de chacune. On voit d'ailleurs, dans un document qui accompagne l'exposition, ce qu'il a fallu de randonnées, de virevoltes autour, de marches dans le noir et dans le froid, caméra à l'épaule, pour dénicher le lieu approprié pour un bon point de vue, pour trouver le bon angle. Mais on ne dirait rien si on ne parlait pas de la répartition des œuvres dans l'espace. Car cela est souvent révélateur. L'artiste y va en effet de quelques images grand format qu'il présente, dirait-on, sans apprêts. Les titres n'en disent pas plus qu'il ne faut (*Electric #1, #2, #3*, etc.); ils sont de l'ordre du pur constat. À des œuvres aux dimensions plus impressionnantes répond un ensemble d'œuvres de plus petites proportions qui forment une sorte de grille ou de quadrillé. Présentation un brin austère donc, et cela doit être noté.

Aux images s'ajoute une œuvre vidéo, courte bande sans cesse reprise, montrant une station de ski (Bromont) dont la lumière s'éteindra tantôt. Là aussi tout est vide. Les lumières ne brillent pour aucun skieur. Avec la lumière disparaîtra aussi un grésillement dont on apprend bientôt que c'est une œuvre sonore, créée par Steve Bates qui apporte ici sa contribution à l'exposition.

Il s'agit bien donc d'une insistance et d'une propension vers la rigueur. Le sujet est répété pour que l'on voie bien qu'il s'agit d'une récurrence, donc significative. Constante prouvée par cette répétition et cette insistance sans fard ni théâtralisation. Nous avons bien là un « cas », un invariant qui mérite examen. Puis viennent les images devant faire le tour du sujet. Pour ne pas nuire à l'observation rigoureuse, il est décidé de les présenter sobre-



Thomas Kneubühler, *electric #9*, 2009, épreuve chromogénique, dimensions variables.

ment, sans cadre trop distrayant. Mais, en même temps, on est tout de même loin de tout catalogage. Il ne s'agit pas d'entrées ni de planches encyclopédiques.

Une dernière œuvre vient surprendre le spectateur. Elle a elle aussi exigé que l'artiste demande l'assistance d'un autre artiste, Geoffrey Jones. Ce dernier a conçu les panneaux LED illuminant de tous leurs feux infernaux la dernière image, intitulée *Mount Horton's*, promontoire aux allures de montagne âpre, découvert à Laval, vraisemblablement dans un stationnement (derrière un Tim Horton? On se plaît du moins à le croire!) comme le prouvent les lampadaires qui le surplombent.

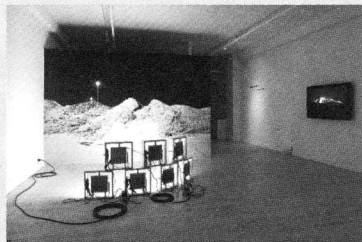
S'il demeurait difficile de sentir qu'existaient une position critique devant les autres images de Thomas Kneubühler, on peut convenir que ce dernier ajout est révélateur. La plasticité de cette fausse montagne, jointe aux effets lumineux éclatants des panneaux LED et de l'éclairage auquel ils soumettent l'élévation, crée une installation qui se veut à la fois un analagon et un simulacre. On reste perplexe devant l'ensemble, la dernière pièce semblant si évidemment venir conclure le parcours et elle le fait non sans une bonne dose d'humour actif, la chaleur dégagée par les panneaux ne pouvant que faire fondre la neige accumulée là grâce au déneigement. Mais il en va souvent ainsi chez Thomas

Kneubühler. Il utilise tous les acquis de la photo documentaire; il possède tous les réflexes de ce type de photographe. Mais c'est souvent pour en arriver à une retenue éthique. Ses œuvres ne profèrent ni condamnation ni apologie; elles montrent, voilà tout. Mais elles le font de façon un brin retorse. Car ce qu'il a choisi de montrer n'est pas sans exhaler un certain parfum d'idéologie. Il lui a suffi de choisir, dirait-on, et le reste vient de lui-même. Et peut-être est-ce là l'enjeu de cet artiste: toute chose, autour de nous, est idéologiquement marquée, dans les transformations nombreuses que les hommes font subir à tout. Il s'agit de braquer l'appareil, de viser et de déclencher. Ce qui a été saisi se montrera bien dans toutes ses connotations et références.

---

Sylvain Campeau a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'euro-péennes (*Ciel variable*, *ETC*, *Photovision* et *Papal Alpha*). Il a aussi à son actif, en qualité de commissaire, une trentaine d'expositions présentées au Canada et à l'étranger. Il est également l'auteur de l'essai, *Chambre obscure: photographie et installation et de quatre recueils de poésie*.

---



Thomas Kneubühler, *Brise Soleil meets Mount Horton's*, 2009, installation in situ, dimensions variables, avec la collaboration de Geoffrey Jones (LED lights)

fait d'être ouverte en soirée aux amateurs de ski. Ce sont en effet 500 000 watts qui sont utilisés à cet effet. Sur les images, cependant, les skieurs disparaissent; on ne voit plus que les pentes illuminées. Les longues expositions nécessaires à la saisie de ces images ont annulé toute présence humaine. Les montagnes sont là, vides; leur mille feux ne servent plus à rien et semblent une dépense honteuse, immotivée. Pourtant, ces œuvres ne sentent pas la charge idéologique. Dans un texte, Thomas Kneubühler dit néanmoins sa surprise. Ce n'est pas qu'il soit étranger aux montagnes; il est suisse. Mais celles-ci ont toujours signifié pour lui une sorte de présence lourde, sauvage et lointaine; sans commune mesure avec cet apprivoisement par l'homme, cet asservissement à ses besoins de loisirs. Aussi a-t-il senti le besoin

# DUALITÉS, AMBIGUÏTÉS

Line Dezainde



Thomas Kneubühler  
Control Room, 2006  
Épreuve chromogénique sur aluminium  
120 x 152cm

Un garde de sécurité se tient debout, stoïque, interdisant l'accès au couloir, regard menaçant et arme bien en vue. C'est avec cette photographie peu rassurante que s'amorce la visite de l'exposition *Propriété privée* de l'artiste Thomas Kneubühler. Au détour d'un mur adjacent, un second gardien dévisage le visiteur : nul ne peut échapper à la vigilance autoritaire des deux protagonistes.

L'exposition *Propriété privée* fait la nomenclature des méthodes de surveillance prisées par les entreprises privées et les institutions publiques. Celles-ci font incontestablement partie intégrante de la vie quoti-

dienne de tout Nord-Américain : elles se sont si astucieusement insinuées dans l'inconscient collectif et le milieu urbain qu'elles passent, pour ainsi dire, inaperçues. Le propos de Kneubühler consiste à tenter de différencier le lieu privé du lieu public, plaçant l'accent sur les aspects physiques de cette distinction ; les imposantes clôtures, les caméras de surveillance à peine cachées et les lumineux écrans épient chaque mouvement des visiteurs produisent un résultat dissuasif indéniable, qu'accroît encore leur effet cumulatif.

Le sentiment d'insécurité qui prévaut en Amérique, manifestement accentué par les événements du 11 septembre 2001, a tôt fait d'alimenter le désir de protection de la propriété personnelle, d'où la multiplication des procédés auxquels ont recours de nombreuses institutions. L'artiste décortique et étale l'arsenal de *Big Brother* et convoque l'observateur à partir secrètement avec lui, le soir venu, à la recherche de ces lieux interdits. Accepterez-vous la mission qui vous est confiée ?

Le cadrage photographique place le visiteur en position de voyeur, tantôt il épie les installations hautement surveillées d'un aéroport, tantôt, installé directement vis-à-vis des fenêtres de

locaux voilés par des rideaux, il glisse son regard entre les minces filets que révèle le contenu de la pièce mal dissimulée. De surveillant à surveillé, la ligne de partage est mince.

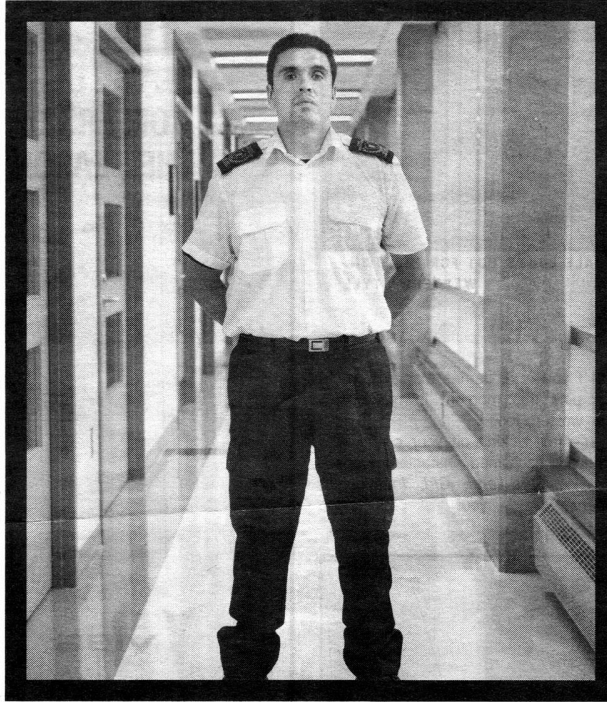
Thomas Kneubühler dénonce les interdits et le contrôle exercé par les états et les institutions publiques. Cette crainte de la limitation des libertés civiles explique l'insoutenable méthode de distribution de ses photographies : plutôt que d'opter pour leur protection par les droits d'auteur, il préfère les remettre à l'organisme Creative Commons qui permet aux artistes de choisir le type de protection dont ils désirent se prévaloir. □

# ACCESS DENIED

PHOTOGRAPHER THOMAS KNEUBÜHLER WATCHES OVER ST-HENRI WATCHING OVER ITSELF

**visual** BY ISA TOUSIGNANT

NEWS | COVER STORY | MUSIC | FILM | ARTS | STYLE | LISTINGS | CLASSIFIEDS



**GUARD NO. 8 (ALBERTO),**  
BY THOMAS KNEUBÜHLER

**F**or his contribution to this year's excellent edition of the Mois de la Photo, Montreal-based, Swiss-born photographer Thomas Kneubühler was asked to step out of bounds. Curator Marie Fraser asked him to push the exploration of the growing trend toward private security he'd begun with his 2006 *Private Property* project into another field – that of public art. So he began work on *Access Denied*, a series of larger-than-life portraits of Montreal security guards photographed in their places of work and posted on buildings in the neighbourhood of St-Henri that Kneubühler noticed were particularly concerned with security.

**Hour** What was most interesting about posting these works outside for you, and on the particular buildings you chose?

**Thomas Kneubühler** I felt this project was really exciting because it talks about private and public space, and putting these security guards in public spaces is almost better than a gallery, in a sense. I chose locations where I felt there were either some security concerns, where it's not really clear to whom the land belongs. Another aspect that was also interesting for me is that in St-Henri, although it's not that visible, there's quite a bit of security cameras. So essentially the project also turned out to be a bit about surveillance. Surveillance happens every day but we're not really aware of it. It's something that's hidden, and I think with my project it becomes a bit more visible. While you need a permit from the City of Montreal to put a security guard on the wall, you don't need permission to put a security camera pointing toward the public sidewalk. That all became part of the project.

**Hour** How did you select the security guards themselves?

**Kneubühler** The way I did it, actually, is I hired them all from real security companies, and I paid them all. They were all also blind dates – I didn't know how they looked before I shot them, before I had the actual appointment. I called security companies and explained the project, and there was kind of the same reaction as the building owners, many of them said 'No way!' But then I found some who were willing to participate. In that sense, it makes the photos borderline fiction/documentary; they are real security guards; they are shot on location where they are security guards, but on the other hand it's also staged. It's arranged.

**Hour** And why did you choose St-Henri?

**Kneubühler** St-Henri is known as a poor neighbourhood, and especially in the area around the metro station there are security issues. But it's a project that I could have done in another neighbourhood. The whole project, originally, was built around the notion of private property, which I find much stronger in North America than in Europe. That way I think that with these set guards outside, and guarding something, it makes sense to me, and could also be in other places.

## ( ) ACCESS DENIED

On walls around St-Henri: *Esso Gas Station (700 Atwater), Parisian Laundry (3550 St-Antoine W.), Spa Savanna (4032 Notre-Dame W.), Le Black Jack Resto-Bar (3814 Notre-Dame W.), La Maison des Jeunes (3643 Notre-Dame W.)*  
Launches tonight, Sept. 6, at 7:30 p.m.

# Photos capture highrise contradictions

## Viewers create artistic sounds

**T**HE skyscraper, one of the more distinct creations of our age, seems to encapsulate within it all the contradictions of the modern world. While it's a testament to our incredible ability to build larger and more efficient structures and systems, it's also a symbol of our unfortunate ability to completely isolate ourselves from the world around us. This set of contradictions might be what makes Thomas Kneubuhler's exhibit of photographs, running until tomorrow, so interesting. Featuring half a dozen large works, all depicting office towers lit up at night, the photos are taken from another building, giving us a view directly into windows high above street level.

In his novel *Generation X*, writer and visual artist Douglas Coupland famously referred to office cubicles as "veal-fattening pens." His comment highlighted the idea that the modern office reduces us to cattle, penned in and dehumanised, ultimately serving only to benefit someone other than ourselves.

The work in this show considers a similar idea, providing a glimpse into hundreds of empty offices, each with their individual touches, but each lacking much in the way of charm or personality. The fact that we see so few humans (I counted just one) amplifies this, so that the balloons, plants and papers scattered on desks only heighten the ghostly quality.

Kneubuhler, who was born in Switzerland but now resides in Montreal, has put together a show of photographs that will move viewers with their emptiness — even though the images are filled with details, there is a sense of looking at a static museum display or a ghost town, once thriving, but then suddenly and inexplicably abandoned.

It's a stark reminder of our temporary status on this planet, and of the ways that technology has isolated us — even now, when advances in communication are supposed to be bringing us all closer together.



**Lorne Roberts**

### ART REVIEW

- **Office 2000**
- by Thomas Kneubuhler
- Platform Gallery
- 121-100 Arthur St.
- To Oct. 28

devices are not the art so much as the sound is — sound created by the viewers themselves as they move through the gallery. In effect, the technology is useless and dead without the human presence to bring it to life.



Office towers at night, lit up but empty, are like a ghost town suddenly abandoned.

SUPPLIED PHOTO

(arts)

# ART RACE

THOMAS KNEUBÜHLER GETS STUCK AT THE OFFICE

ISA TOUSIGNANT

visual

Skol's new digs after their move from the now virtually artless 460 Ste-Catherine building positively light up the third floor of the Belgo with its shiny floor and crisp white walls.

Not dramatically distinguishable from any other space in the gallery complex, the locale blends in gracefully, like Skol's always been there. It is in fact more noticeably different from its old space: With a squarer shape, lack of room division and diminished light (the vast windows are covered at the moment), it strikes a more sleek, more "adult" note than it did next door. Will this be reflected in their programming? The gallery's new logo suggests it just might.

Skol's inaugural exhibition, *Office 2000* by Thomas Kneubühler, is a very interesting choice in its break with the tendency to exhibit young little-knowns. Though also young, Kneubühler already has quite an international profile to boast of, including two notable exhibitions in Montreal itself – at Vox last year and Observatoire 4 in 2002.

You may remember the show at Vox, some works of which cross over with this exhibition; his interests lie in the anonymity and dehumanization of contemporary ways of life, usually centred on business practices. At Vox the most memorable works were close-cropped headshots of individuals sharing a common, eerie blank stare; they were photographs of people looking at computer screens, in myriad work settings. The idiocy and absentmindedness they all emanated emphatically exposed the vacuity with which we all fill our lives.

Kneubühler exhibits the same pointedness of perspective at Skol. *Office 2000* assembles his photographs of office buildings, some we have seen already, but never all isolated like this. Born in Switzerland but living in Montreal since the late 1990s, Kneubühler has visually interpreted this city in a way that abolishes its particularities. The seven photographs exhibited of nighttime Montreal could have been shot in New York or Tokyo,



UNTITLED, BY THOMAS KNEUBÜHLER

and that is the point: The scenes we are presented with, night scenes looking into office buildings whose inner workings are exposed under the harsh neon lights, are views we all are surrounded by, wherever we live. Most of us not only see such sights on the way back from a film or on our way to a café, but actually live in them – we walk those hallways and stare at those blue screens too many hours a day to admit.

The overall effect of his work would be sourly depressing were it not so beautiful. The ordered grid into which we squeeze our fluid human lives come hell or high water *does* make for soothing images. There are close shots, zoomed to a distance of moderate intimacy, which have the revelatory appeal of a sitcom, though a rather slow-paced one. We have the impression our voyeurism will be rewarded with some human element to focus on, but in actuality the scenes are desolate, unpopulated. In all of the works, I was only able to peep two miniature heads peering out above a desk.

Other works are shot from farther

away, the whole building described. The beehive effect is most potent; the play of lights between the lit offices and those shut down for the night is rhythmic and pleasing, and the tiny-ness of the identifiable objects (a computer screen here, a forgotten sweater, a cubicle panel) endearing. The most striking in this show, though, is the last shot of the group: a room photographed through almost closed vertical blinds. At this point even the office theme is questionably maintained; we can barely see the subject of the photo at all, and our first-person viewpoint – the photo could have been taken standing outside the window, it's that close – makes the intrigue that much more potent. It could be a work place, but it could be home; it could be empty, or reveal a wild animalistic orgy. But does anyone really lead that sort of life? (:-)

**OFFICE 2000 BY THOMAS KNEUBÜHLER**

AT SKOL (BELGO, SUITE 314),

UNTIL OCT. 2

VERNISSAGE THIS SATURDAY, SEPT. 11

ARTIST'S TALK OCT. 2, 3 P.M.

# Des espaces sans qualités

## OFFICE 2002

Thomas Kneubühler  
Skol

372, rue Sainte-Catherine Ouest  
espace 314  
Jusqu'au 2 octobre

BERNARD LAMARCHE

La dernière fois que nous vous avons parlé du jeune artiste Thomas Kneubühler, c'était en 2002 et ce n'était pas très gentil. Nous le retrouvons aujourd'hui à la galerie Skol, où il présente une série de photographies de Montréal. Sans être transcendantes, ce qui, franchement, arrive plutôt rarement, soyons honnêtes, ces images démontrent un aplomb appréciable, tant sur le plan graphique qu'en matière de points de vue et de composition.

En 2002, Kneubühler a présenté la série *Absence* lors de l'exposition de groupe *La Vie en temps réel/Mode accéléré*, à la galerie Vox. On y voyait une série de portraits cadrés serrés de jeunes personnes qui semblaient pour le moins absorbés dans une activité quelconque. Le propos tenu par le jeune artiste et relayé par les organisateurs de l'exposition portait sur le nivellement que comportait le travail devant l'ordinateur.

Ainsi, plus rien ne distinguerait le concepteur multimédia, le secrétaire médical et l'archiviste lorsqu'ils sont rivés à leur ordinateur. La liste nous apparaissait bien incomplète, dans la mesure où non seulement le manque d'expression des personnages en question aurait pu être feint,

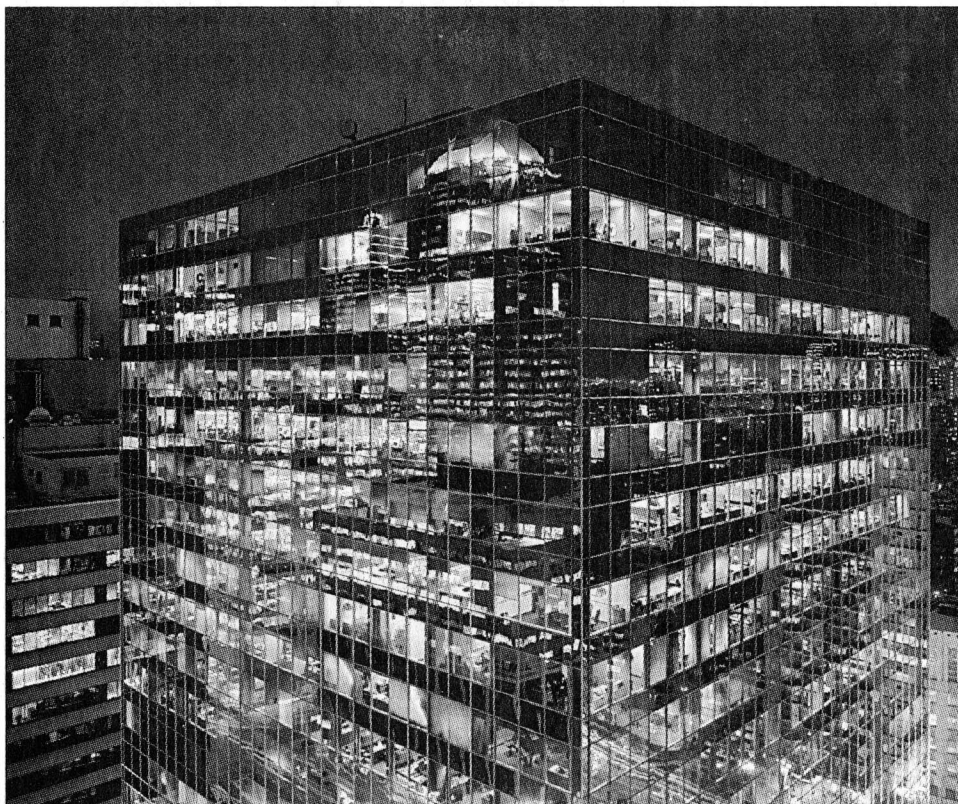
mais aussi parce que le hors-champ (jamais on ne voyait l'ordinateur en question) prenait une telle importance que, loin d'être issues d'une simple et unique activité répétée en diverses occasions, ces attitudes photographiées auraient pu être suscitées par n'importe quelle classe d'activités, associant ou non l'ordinateur. Leur activité aurait pu être de tout ordre.

Le regard de ces gens était présenté comme s'il était propre à ceux qui scrutent l'écran cathodique, caractérisé par le vide, l'absence, mais aussi une paradoxale intensité, et faisant fi de surcroît du spectateur. Le caractère professionnel du regard porté devait ressortir, ce qui est hautement hypothétique, presque illusoire. On veut bien qu'il existe une spécificité du regard absorbé, mais une spécificité du regard absorbé par un ordinateur, bien peu.

## Scruter la ville

La nouvelle série de Kneubühler, plus intéressante à tous les points de vue, continue, mais de façon oblique, à scruter le monde du travail. De nuit, Kneubühler a photographié les gratte-ciel du centre-ville de Montréal. Il en résulte des images hautes en contraste dont le caractère graphique est fort bien affirmé.

Ce qui aurait pu n'être qu'un simple exercice de voyeurisme, où l'on aurait vu le regard de la caméra pénétrer dans les espaces à bureaux et donc en révéler beaucoup sur les activités nocturnes de ces grandes tours, se transforme en une série de



THOMAS KNEUBÜHLER

Une photo de la série *Office 2001*.

views de Montréal où l'uniformisation des espaces de travail est avant tout manifeste. Il en résulte un documentaire au ton bien singulier sur les manières d'habiter l'espace.

Les façades orthogonales res-

sortent de ces documents. Les espaces surgissent comme s'ils étaient sans qualités, ou comme s'ils avaient plutôt la seule qualité d'être réglés sur des étalons aliénants. Par des cadrages encore une fois serrés, les façades

sont extraites de leur contexte, affichant toute leur neutralité.

On se surprend certes à balayer ces images pour y débusquer de quelconques activités permises par les lumières de la nuit. Mais les compositions,

comme les moments choisis par Kneubühler pour être captés sur pellicule, opposent leur résistance. On se rend compte rapidement que ces espaces sont complètement désertés. Les édifices deviennent «vulnérables aux regards», comme le soulignent les documents de presse de l'exposition, mais c'est en vain qu'à cette fin s'active le regard. L'appel est lancé, mais le vide demeure.

Une des caractéristiques de ces images réussies vient de ce que Kneubühler a choisi comme point de vue. Ce n'est pas à un regard en contre-plongée qu'invite Kneubühler. Tout point de vue habituel, généralement de la rue, est écarté au profit d'un autre qui permet de compléter les idées que cherche à véhiculer le jeune artiste: les édifices sont photographiés en plongée; les photos nous situent comme au-dessus des bâtiments, les surplombant.

Cette stratégie permet de traiter les édifices comme des objets aux dimensions passablement plus réduites, donc de les traiter comme des objets d'étude. Ce faisant, les tours perdent de leur monumentalité et donc sont privées partiellement de leur caractère intimidant. Les jeux de reflet, de transparence et de perspective contribuent à l'effet déréalisant de l'ensemble et font en sorte que le regard ne se lasse pas rapidement.

Avec cette série mieux ciblée que la précédente, Kneubühler démontre qu'il précise son approche de ce monde du travail qui l'intéresse. C'est de bon augure.

*Le Devoir*



Ready for take-off: A KNEUBÜHLER PHOTO

## Fasten your seatbelts

Transplanted Swiss photographer **Thomas Kneubühler** looks deep into conduit culture in his show **Zones**. Through a digital camera—chosen for convenience and capability to shoot in a narrow space, he asserts—Kneubühler captures the “highly artificial territory” of airport land, intrigued by the “non-place between different time zones and nations.”

Kneubühler began taking photos during flights in 2000 and has continued through the changes brought on by 9/11. “When I leave the airport after a flight, I always feel that I’m not there yet—I feel displaced but as if I haven’t truly arrived.” At Observatoire 4 (372 Ste-Catherine W., #426) until Dec. 14. ©

— Matthew Woodley

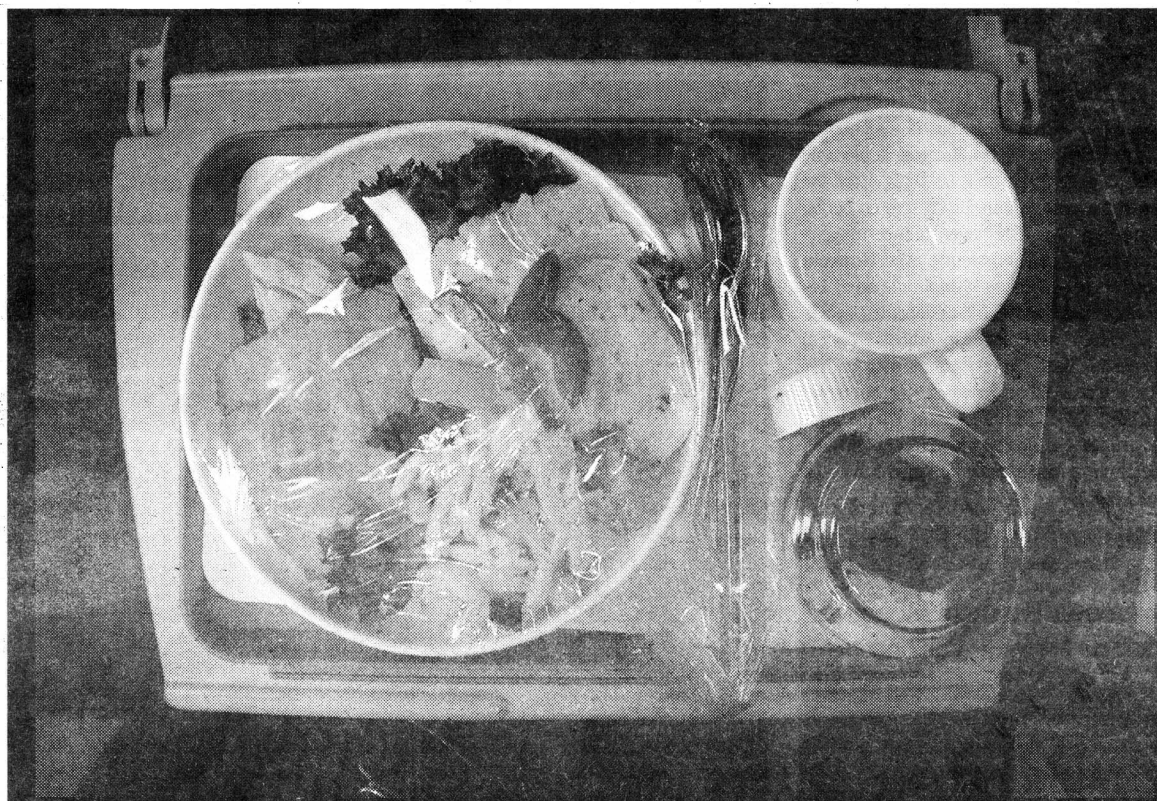
# Sur les ailes d'un ange

Dans *Zones*, une expo présentée à la Galerie Observatoire 4, le photographe montréalais d'origine suisse Thomas Kneubühler nous donne une vision bien différente de l'univers aéronautique.

## Nicolas Mavrikakis

Et dire que pour plusieurs générations, l'avion a été l'emblème par excellence de l'homme moderne libre. Qui aurait pensé qu'un siècle après son premier envol, il serait devenu synonyme de confinement et d'air vicié! Dans les premières décennies de son histoire, bien des artistes se sont émerveillés devant l'aventure spatiale: les futuristes épris de vitesse lâchaient sur les villes leurs manifestes aérospatiaux; Braque décernait à Picasso le titre de pilote de l'art moderne, fonction que Modigliani octroyait quant à lui à son collectionneur Paul Guillaume; Robert Delaunay peignait son hommage à Blériot avec une tour Eiffel rayonnante, elle aussi défiant la gravité de ce monde... C'était l'époque où Proust offrit à son amant un aéroplane sur lequel il avait inscrit des vers de Mallarmé. L'avion faisait rêver!

Dans *Zones*, expo présentée à la Galerie Observatoire 4, le photographe montréalais d'origine suisse **Thomas Kneubühler** nous donne une vision bien différente de cet univers. L'expérience révolutionnaire pour les sens semble avoir cédé sa place à une structure plus terre-à-terre. Files d'attente interminables, nourriture sous plastique et sans goût mais qu'on avale avec impatience, passagers préférant ne rien voir et ne rien entendre, qui par peur



Une image de l'installation photo de Thomas Kneubühler.

ou par détachement se mettent dès leur entrée en cabine des écouteurs sur les oreilles ainsi qu'un bandeau sur les yeux:

voilà maintenant une ambiance un peu plus pesante que Kneubühler décrit en détail. Tout cela avec un regard froid qui

évoque une école allemande bien actuelle. Mais ici la froideur sert avec justesse le propos, pointant la mécanique peu onirique de l'industrie aérienne.

Une image plus particulièrement réussie montrant une de ces machines qui scannent le contenu de nos bagages à main est même inquiétante. Derrière elle se profile, un peu floue, une affiche sur laquelle on peut apercevoir l'image d'un homme avec des ailes blanches. Une publicité? Accrochée là par hasard? L'aéroport serait-il devenu l'antichambre d'un Ciel triste et morne? Sans tomber

Même si ses images font souvent penser à Wolfgang Tillmans (en particulier celle du plateau-repas, très proche des natures mortes de ce dernier), cette installation photo de Kneubühler vise mieux son but que sa série de portraits d'individus absorbés par leur écran d'ordinateur que le public montréalais avait pu voir en début d'année lors de sa participation à l'expo *Mode accéléré* à l'Espace VOX. Même si ces photos avaient des qualités visuelles certaines, elles étaient desservies par le propos réducteur de l'expo et par une vision un peu simpliste des technologies. Ici, le concept est plus subtil.

L'artiste rencontrera le public à la galerie le samedi 30 novembre à 14 h.

JUSQU'AU 16 DÉCEMBRE

À la Galerie Observatoire 4

# art

galleries • museums • artist's talks

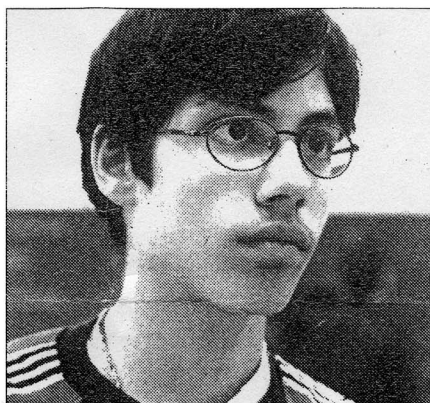
## Generation next

**JULIE ANDREYEV and THOMAS KNEUBÜHLER** at Gallery 44 (401 Richmond West), to December 7. 416-979-3941. Rating: **NNN**

**THOMAS KNEUBÜHLER'S WORK HAS** the feel of a scary scene from *Night Of The Living Dead*.

A series of well-composed portraits surround Gallery 44's central space. Each shows a person staring blankly off into space. The slight dip of the chin signals that they're looking down at ergonomically incorrectly placed computer monitors.

We recognize that television turns us into mindless zombies, but we still



**Thomas Kneubühler's Absence expresses** alarm over new tech's impact.

see the computer as the gateway to a new world of information. Kneubühler's Absence series points out that a glowing box is a glowing box.

Julie Andreyev's installation focuses on another place associated with the dumbing-down of recent generations – the arcade. She's achieved a fun-house effect by taking a photo and mounting it, large-scale, on two opposite walls. In the middle of the room, light plays off a stereoscope to create a mosaic of colour on the floor.

Andreyev uses just these two elements to create the feeling of being at an arcade, despite the absence of bells, buzzers, whistles and yelling. The photograph is of five teenagers. One intently plays the game *Motor Raid* as another watches from behind. The other three are posed off to the sides. The result is somewhere between classic portraiture and a Sears catalogue. Tension hangs thick, like someone might bum a smoke or punch someone in the face at any moment.

Be sure to check out Andreyev's piece in the project room. Two screens show two dust clouds. On the left is a very dense dark cloud created by the collapsing World Trade Center in New York. On the right is an airy cloud in which detritus swirls as if in a ballet. It's from the 1998 movie *The Siege*, about terrorists blowing up Manhattan buildings.

Life eerily mimics movies.

**THOMAS HIRSCHMANN ©**